



UN LION EN LIBERTÉ

La scène reproduite par notre illustration s'est passée dans les rues de Bordeaux, en France. Une ménagerie ambulante avait établi son campement au boulevard de Cauderon, près du Parc et Jardin d'Acclimatation. C'est là, à l'heure où l'on sert leur repas aux fauves, qu'un des lions parvint à tromper la surveillance de ses gardiens et à s'échapper de sa cage.

Après avoir jeté dans la consternation le boulevard, la bête sauvage s'aventura dans une rue de traverse. Là il aperçut, à la porte d'une taverne, un cheval tout harnaché, attelé à une charrette à foin, et somnolent, dans l'attente de son conducteur s'attardant à l'estaminet.

Tout poursuivi qu'il était par ses gardiens et une escouade de sergents de ville, le lion eut le temps de bondir sur la pauvre bête et de lui enfoncer ses griffes dans le poitrail. L'infortuné cheval se défendit de son mieux, ruant et se débattant ; ce fut en vain. Pendant qu'il se débattait ainsi contre son invincible adversaire, les policiers commencèrent à faire feu de leurs pistolets sur le terrible animal. Les balles, toutefois, ne semblaient en rien troubler le fauve, et quand il fut repu de la chair du cheval, il reprit sa promenade.

Dans cette extrémité, un vaillant jeune homme s'offrit pour prendre la bête au lasso, et, couvert par le feu des gendarmes, il tenta l'aventure. Après bien des efforts inutiles le nœud coulant tomba enfin dans le cou du lion qui fut traîné, malgré lui et moitié étranglé, jusque dans sa cage. — J. St.-E.

Un évêque visite une école et demande à un petit garçon :

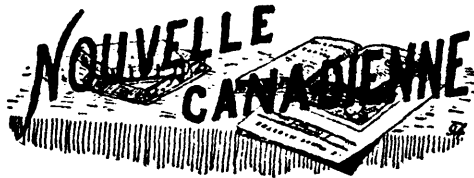
— Le sacrement de la confirmation est-il nécessaire au salut ?

— Non, monseigneur ; mais lorsque l'occasion de le recevoir se présente, on ne doit pas la manquer.

— Très-bien, reprend le prélat. Et s'adressant à une fillette : Le sacrement du mariage est-il nécessaire au salut ?

— Non, monseigneur ; mais lorsque l'occasion se présente, il ne faut pas la manquer, est la réponse de l'enfant.

Précoce, n'est-ce pas ?



MA PREMIÈRE DÉCEPTION



C'ÉTAIT en mai 188... J'avais alors vingt ans. Il faisait une soirée magnifique, et chacun s'en donnait à cœur joie pour respirer sa part d'air printannier et pour jouir de la suave fraîcheur du soir. Aussi, les promeneurs abondaient-ils dans toutes les rues de la petite ville de V..., que j'habitais alors.

On aurait dit que chacun s'était donné rendez-vous au grand air, les jeunes filles pour livrer à l'écho leur rire argentin, les jeunes gens leurs éclats joyeux et sonores. Mais moi, je n'avais que faire de tout ce bruit, j'étais une de ces heures où on ne goûte bien que la solitude, où le moindre incident vient nous distraire de la contemplation d'un bonheur nouveau autant qu'inespéré.

Oui, j'étais heureux ce soir-là. Ne m'avait-elle pas dit d'espérer ? Elle... celle que pendant deux années près, j'avais aimée en secret. Le hasard nous avait mis en présence, elle avait lu dans mes yeux, car je n'aurais jamais osé... Elle m'avait tendu la main, m'avait dit d'espérer et était partie, me laissant un long regard qui n'avait cessé de me répéter que mon amour serait partagé, s'il ne l'était déjà. N'avait-elle pas mis toute son âme dans ce regard pur comme le ciel bleu, dont son œil était la fidèle image.

Depuis qu'elle m'avait parlé, je n'étais pas sorti du rêve et je ne voulais pas m'éveiller encore, j'étais si heureux, si confiant.

C'était un coin éloigné des mortels que je voulais, pour caresser à mon aise les mille illusions qui effleuraient mon âme de leurs ailes dorées, je voulais redire dans le silence le mot d'espoir qu'elle

avait prononcé, je ne voulais pas que rien fût changé au ton caressant qui berçait doucement mon oreille, je voulais enfin être seul... seul avec sa pensée, avec son souvenir.

Je connaissais un petit tertre vert, à peu de distance de la ville. J'y étais déjà allé et je savais que je serais bien là. Je me dirigeais donc vers cette oasis silencieuse, marchant presque inconscient dans l'étroit sentier qui y conduit quand, à quelques pas devant moi, j'aperçus un couple cheminant lentement, si lentement qu'une minute plus tard je l'avais dépassé.

Des amoureux, me dis-je... et je me pris à envier leur bonheur d'être ainsi seul à seul, les bras enlacés, errant en pleine liberté en échangeant leurs propos d'amour, et qui sait, peut-être un chaste baiser, gage de la sincérité de leurs serments.

Pendant dix secondes, je ralentis ma marche comme si je devais jouir de leur félicité en respirant le même air qu'eux, mais j'eus conscience que j'allais être indiscret, et je m'éloignai rapidement pour expier la tentation que j'avais savourée un instant.

J'avais détourné à un coude de la route, atteint le but proposé, et là, paresseusement couché sur le gazon, j'étais de nouveau hanté par la vision aimée.

Un quart d'heure ou plus, je ne saurais dire au juste, s'était écoulé, quand une voix vint me tirer de ma rêverie ; je n'étais plus seul. A la lumière blafarde des étoiles, je reconnus mes amoureux de tantôt. Eux de même s'étaient assis pour continuer leur chanson d'espérance et écouter leurs cœurs battre à l'unisson, émus qu'ils étaient tous deux des aveux que leurs lèvres peut-être avaient prononcés pour la première fois. Alors, j'eus la pensée de m'en aller, de leur abandonner la retraite que j'étais venu chercher si loin, mais quelque chose, je ne sais quoi me retint là, comme on est retenu au lieu où un inévitable malheur doit nous frapper.

C'était une mauvaise action que je commettais ainsi, pour surprendre un secret, mais qu'on ne m'accuse pas, j'étais fou, troublé par les accents de cette voix qui disait à cet homme inconnu :

"Toujours, toujours, nous nous aimerons ainsi, n'est-ce pas ?"

Cette voix, je l'avais reconnue, et je répétais après elle :

"Toujours, toujours... Elle l'aimera, lui ! lui ! !"

Oui, vous avez compris, lecteurs, c'était Elle qui, le matin, me disait d'espérer et, le soir même, sans le savoir, m'enlevait d'un seul coup toutes les illusions de ma jeunesse. Un instant, j'ai douté ; je me refusais à croire que c'était Elle, et j'eus le courage de m'en assurer.

Me levant doucement, je m'éloignai de même pour revenir passer au lieu où ils étaient. En m'apercevant, ils se levèrent, surpris ; de mon côté, je feignis l'étonnement puis, ayant balbutié une excuse banale, je m'éloignai à pas lents, la tête en feu, le cœur en proie à une douleur étrange.

* *

Chacun connaît le supplice d'une nuit sans sommeil, quand le corps et l'esprit fatigués demandent le repos qui refuse de venir. Eh bien ! cette nuit-là, j'en fis la triste expérience, car l'aurore s'allumait déjà quand, enfin, un sommeil agité vint pour une heure fermer mes paupières rougies... Oui, rougies, car j'avais pleuré... pleuré sur la fuite de mes espérances d'un jour, sur les débris de mes rêves à jamais envolés.

Quand je m'éveillai, un gai soleil répandant ses rayons multicolores sur les murs blanchis de ma chambrette, me fit croire que j'avais fait un mauvais songe, mais hélas ! lorsque, dans la glace, je vis mes traits, mes yeux cerclés de bistre et une ride profonde sur mon front, je me souvins de la réalité. Je commençais la bataille de la vie, et cela sans autres armes que mon expérience et mes vingt ans. Comment lutter, comment vaincre, comment oublier ?

* *

Pendant près d'un mois, je fus sombre, taci-